

LA CIVILISATION DE L'IMPRIMÉ
DANS LA FRANCE DE L'ANCIEN RÉGIME
(XVI^e-XVIII^e SIÈCLE)

Il est loin le temps où Lucien Febvre, en préface à un article de Henri-Jean Martin paru dans les *Annales* en 1952, consacré à l'édition parisienne au XVII^e siècle, proclamait l'histoire du livre « terra incognita », appelant en même temps au grand réveil des « dormeurs ». L'abondance contraste aujourd'hui avec la solitude de quelques chercheurs dont l'éclat des travaux fut longtemps voilé par l'impérialisme du chiffre-roi.

La confrontation de quatre ensembles d'études¹ parus presque simultanément nous offre la matière de trente-trois monographies qui parfois se répondent, souvent se complètent. En apportant avec profusion informations et expérimentations, en multipliant approches et perspectives, ces mille six cent soixante pages ici associées témoignent de la fécondité des interrogations dont l'imprimé est devenu l'objet et le sujet.

I. — UNE DYNASTIE DE LIBRAIRES-IMPRIMEURS
DANS LE PARIS DU SECOND XVI^e SIÈCLE

Rédigé par Isabelle Pantin d'après les manuscrits de Philippe Renouard, le troisième fascicule de la série alphabétique éditée par la Bibliothèque nationale, *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle*, nous fait pénétrer rue Saint-Jean-de-Latran, un haut lieu de l'imprimerie et de la gravure parisiennes, chez Guillaume Cavellat, libraire à partir de 1547. Il y possède une petite boutique-atelier « à l'enseigne de la poule grasse devant le collège de Cambrai ». Le premier intérêt de cet épais livre-répertoire est de nous proposer la description technique de

1. 1) *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle. Fascicule Cavellat, Marnef & Cavellat*. Ouvrage publié d'après les manuscrits de Philippe RENOUARD de la Bibliothèque nationale. Paris, Bibliothèque nationale, 1986. 18,6 × 27, 523 p.

2) Henri-Jean MARTIN, *Le Livre français sous l'Ancien Régime*. Paris, Promodis/Éditions du Cercle de la librairie, 1987. 17 × 24, 303 p., bibliogr. (« Histoire du livre »).

3) Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*. Paris, Seuil, 1987. 14 × 21, 369 p. (« L'univers historique »).

4) *Les Usages de l'imprimé (XV^e-XIX^e siècle)*. Sous la dir. de Roger CHARTIER. Paris, Fayard, 1987. 13,4 × 21,5, 446 p.

six cent trois éditions retrouvées parmi celles qui ont été produites par la maison Cavellat : texte complet de la page de titre (nous savons l'importance de ces longs titres qui fournissent bien souvent d'utiles clés de lecture), format, pagination, typographie, dédicace, localisation des exemplaires subsistants... De nombreuses illustrations, d'abondantes références bibliographiques, plus de cent documents originaux (essentiellement des actes notariés — certains retranscrits — extraits du minutier central des archives nationales) accompagnés de notices biographiques détaillées de chacun des libraires-imprimeurs du lignage complètent cette érudite monographie et en font un instrument de travail indispensable pour qui voudra saisir, de l'intérieur en quelque sorte, quelques aspects essentiels des mutations politiques et culturelles de la France du xvi^e siècle.

L'ensemble de ce corpus, classé chronologiquement, permet de mesurer la structure et l'évolution d'une librairie-imprimerie parisienne de taille moyenne, en même temps que sa stratégie éditoriale que des vicissitudes familiales parfois infléchissent : produisant seul jusqu'en 1563, Guillaume Cavellat s'associe, quatre ans après son remariage, avec Jérôme de Marnef, son oncle par alliance, qui poursuit l'entreprise éditoriale après sa mort (de 1576 à 1596) alors que ses trois fils, Pierre, Léon et Jean, prolongent la tradition familiale à l'extrême fin du siècle.

Cent cinquante éditions portent la marque de la poule grasse de 1547 à 1563, soit un rythme annuel plutôt modeste de dix à quinze titres, d'autant que beaucoup sont publiés conjointement avec d'autres libraires-imprimeurs. L'originalité de la production de Guillaume Cavellat tient pourtant aux soixante-quinze ouvrages classables dans la seule catégorie — quelque peu anachronique pour le temps — « mathématique » (incluant l'astronomie et la cosmographie). Lui-même avoue, non sans quelque complaisance, dans un avis au lecteur accompagnant la traduction de *L'Arithmétique* de Gemma Frisius (1561) : « Quasi seul entre les imprimeurs de nostre France, me suis entremis, avec excessifs fraiz et despenses, de faire imprimer toutes sortes de livres traitans de cest art. » Si la proximité du collège de Cambrai explique en partie cette spécialisation, nous percevons aussi l'influence des professeurs du Collège royal — des contrats d'édition relatifs à des cessions de privilèges ont été retrouvés — qui voient en Guillaume Cavellat un éditeur-marchand ouvert, par goût et par opportunité commerciale, aux innovations scientifiques et techniques de l'humanisme, et qui n'hésite pas (d'Euclide à Ambroise Paré) à multiplier pour un public limité mais stable d'étudiants et de professeurs initiés et curieux, des éditions de petit format (généralement in-8^o), abondamment illustrées : nombreux traités sur l'astrolabe, les principes d'astronomie et de cosmographie, la géométrie pratique, etc. Parmi les réalisations les plus originales, il faut citer *l'Algèbre* de Scheubel (1552), *l'Elucidatio astrolabii* de Johann Stöfler (1553), un *Commentaire* d'Archimède (1557) ou les *Éléments* d'Euclide (1557). Les rééditions que nous suivons année après année prouvent le succès d'une telle politique, bien que l'habitude d'imprimer les pages de titre avec plusieurs dates différentes nuise à la certitude de l'ordre chronologique réel des différentes éditions.

A partir de 1563, l'association — autant familiale qu'économique — avec Jérôme de Marnef (lui-même libraire-juré) modifie notablement la structure et

le profil éditorial de la maison Cavellat, en même temps que son enseigne, désormais signalée par la figure d'un pélican. Si la quantité d'éditions produites ne varie pas sensiblement (toujours dix à quinze par an), les sujets proposés aux lecteurs ne sont plus du même ordre : les œuvres scientifiques, dévotalisées — il s'agit à présent de simples rééditions — passent au second plan, alors que les petits livres de classe (in-16°) au débit facile — manuels de grammaire et de métrique latine, de sentences latines ou grecques — et surtout les œuvres religieuses, jusqu'alors plutôt discrètes, tendent à l'emporter. Car l'actualité a imposé un changement radical de stratégie : dans la conjoncture mouvante des guerres religieuses, les libraires, fidèles interprètes et amplificateurs des courants intellectuels, ont un rôle majeur à jouer. Guillaume Cavellat et surtout Jérôme de Marnef qui ont choisi comme Sébastien Nivelles et beaucoup d'autres, le camp de la Contre-Réforme militante, participent désormais pleinement par leurs publications aux débats politiques et doctrinaux en cette période qui voit la réaffirmation agressive des pratiques normatives et des idéaux religieux et disciplinaires. Si le marché florissant des ouvrages liturgiques corrigés par le Concile de Trente reste fermé jusqu'en 1586 en raison du privilège exclusif accordé à Jacques Kerver et confirmé à sa veuve, la maison Cavellat-Marnef découvre néanmoins assez vite son « créneau » : la voici qui multiplie les éditions et les recueils de sermons, les ouvrages de théologie contre l'hérésie, les livres de prière et de rituel pour les ordres de Cîteaux, de Cluny, des Carmes et des Augustins ; soit autant de bréviaires, diurnaux, missels, psautiers, livres d'heures à bas prix et débit garanti. Parallèlement, nous percevons une politique éditoriale nouvelle et sans doute rentable quand sortent des presses de courts pamphlets (huit à seize pages) à faible prix de revient et à large diffusion, des « textes-action » (la formule est de Christian Jouhaud) en prise directe avec l'événement auquel ils participent : en 1572 sortent des presses *Complaintes et regretz de Gaspard de Coligny*, en 1573 un *Discours contre les huguenots*. En 1589 — Paris est alors en grande partie contrôlé par la Ligue — Marnef publie *l'Advis aux françois de la résolution prise aux Estats de Blois*, un violent pamphlet d'Étienne Bernard, avocat au parlement de Dijon et député aux états généraux de Blois (1588) qui exprime la thèse du duc de Mayenne et soutient le parti de la Sainte-Union (il loue le geste de Jacques Clément, le moine régicide, tout en déniaut à Henri de Navarre, le droit légitime — loi salique oblige — de régner). Les trois fils de Guillaume Cavellat accentuent encore la tendance pro-ligueuse de l'entreprise familiale (mais que pouvait-on publier d'autre — du moins « officiellement » — dans le Paris insurgé de 1589-1593 ?). Ainsi Léon Cavellat, « imprimeur à l'enseigne du griffon d'argent », s'associe en 1592-1593 à Jérôme de Marnef pour faire paraître, malgré la crise qui affecte l'édition parisienne au moment de la Ligue, des livres commandités par la Compagnie de Jésus (en particulier *Plusieurs dévotes manières de réciter le chapelet*). En 1593, il publie en association avec Thierry Rolin, le fameux *Dialogue d'entre le Maheustre et le Manant*.

Défenseur de l'humanisme conquérant dans sa version « scientifique » vers 1560, militante très dévote et très ligueuse en 1590 ; en traversant les vicissitudes d'un demi-siècle de crise, la maison Cavellat-Marnef illustre clairement quelques-unes des grandes évolutions intellectuelles du temps, la nécessité commerciale

pour un libraire-imprimeur de se situer aux avant-postes des opportunités éditoriales et politiques majeures : publier, en 1593, des pamphlets et des livres d'heures, c'est aussi le seul moyen de survivre...

II. — L'HISTOIRE DU LIVRE EN CONSTRUCTION

En quinze textes — certains jusqu'à présent difficilement accessibles, quelques-uns inédits — consacrés à l'exploration de la « galaxie Gutenberg », Henri-Jean Martin nous invite à partager plus de trente-cinq années de recherches. Grâce à lui, le livre est devenu l'objet et le sujet d'une histoire dont nous savions déjà la fécondité depuis la parution en 1958 de *L'Apparition du livre* écrit avec Lucien Febvre, et en 1969 de *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*. Voici aujourd'hui réunies des contributions éminentes à l'archéologie du livre-objet, de lumineux éclairages sur « l'histoire de l'histoire du livre » (p. 11 à 28) mais aussi des interrogations, des pistes ouvertes ou à tracer, des suggestions multiples pour des recherches futures dans l'immense massif, en grande partie encore inexploité, des imprimés.

Tout d'abord, le « certain » : en une suite de monographies, nous pénétrons, aussi bien à Paris qu'en province — à Lyon et à Grenoble en particulier — dans l'univers technique des typographes, commercial des libraires-imprimeurs, intellectuel des auteurs, avant de percevoir ce que les lecteurs ont accepté ou refusé dans la production offerte dont l'Église et l'État ont su très tôt mesurer l'intérêt : l'histoire — en grande partie encore à construire — du contrôle, de la censure, de la circulation — permise ou interdite — de l'écrit, comme de sa fabrication clandestine (en France) ou périphérique (à Londres, Amsterdam, Genève ou ailleurs) est partie constitutive de celle de l'imprimé. Qu'il suffise de rappeler la retentissante « affaire des placards » en octobre 1534 : elle fit d'un imprimé contre la messe nuitamment affiché dans quelques villes du royaume, et jusque sur la porte des appartements privés de François I^{er}, l'un des agents qui provoqua l'immense déchirure politique et religieuse dans la France du XVI^e siècle...

Sébastien Cramoisy (p. 55 à 64) et Guillaume Desprez (p. 65 à 78) sont deux libraires parisiens dont l'histoire et les activités illustrent les enjeux que l'imprimé a exacerbés en même temps que deux stratégies éditoriales opposées mais productrices de profit et de pouvoir. Le premier officie rue Saint-Jacques, le haut lieu de l'édition : deux chapitres (p. 43 à 54 ; p. 89 à 111) dressent la géographie parisienne de l'imprimé, grossièrement centrée dans les quartiers de l'Université (pour les publications surtout scolaires, théologiques et juridiques), du Palais (pour les publications plus intégrées dans le siècle comme les romans, la poésie ou le théâtre — pensons à la célèbre gravure d'Abraham Bosse représentant la galerie du Palais —, puis sur le Pont-Neuf et les quais (pour les éditions plus « populaires » et parfois subversives débitées par les « libraires étalants »).

Faisant paraître de 1610 à 1690 plus de deux cent cinquante volumes marqués du signe aujourd'hui très recherché des cigognes, Sébastien Cramoisy puis Mabre-Cramoisy (son petit-fils), successeurs de Sébastien Nivelle, l'éditeur zélé de la

Sainte-Union, constituent la plus puissante maison d'édition sous l'Ancien Régime, faisant travailler en 1644 sept des soixante-quinze imprimeries parisiennes, grâce au soutien actif des jésuites (leurs collègues constituent un immense et régulier marché) et de l'autorité royale qui sait le pouvoir de l'édition et l'intérêt de sa manipulation : les Cramoisy sont tour à tour protégés par Richelieu, Séguier, Colbert, gardiens vigilants du monopole et des privilèges (en particulier ceux, éminemment bénéfiques pour le libraire qui les obtient, de l'édition des actes et des édits officiels de la monarchie). Leur activité illustre bien les mutations et la crise que l'édition traverse au cours du « Grand Siècle » : peu à peu les gros et lourds in-folio de théologie et de droit à l'usage des clercs et des magistrats sont remplacés par des ouvrages moins savants et moins officiels (romans, histoire, dictionnaires...) et de plus petit format (l'in-quarto du père Maimbourg consacré à la Ligue — 1683 — fut un grand succès) alors que leur production se voit concurrencer de toutes parts (les contrefaçons provinciales ou étrangères — Amsterdam — se multiplient) dans le cadre d'une récession économique qui touche aussi de plein fouet le milieu du livre. En 1695, au cœur de la « crise de conscience européenne », Mabre-Cramoisy fait faillite.

La carrière de Guillaume Desprez est presque l'envers de celle des Cramoisy, restés jusqu'au bout — malgré un intermède frondeur — les fidèles soutiens des autorités. En pleine querelle janséniste, le voici en effet éditeur attiré de Port-Royal, multipliant les pamphlets, jouant en particulier un rôle déterminant dans l'élaboration et la publication des *Provinciales*. Malgré deux séjours à la Bastille et l'activité vigilante des censeurs, nous suivons les étapes d'une incontestable réussite économique et sociale, entreprise à l'ombre du trône et de l'autel. Après avoir publié — entre autres — les *Pensées*, la traduction de la Bible par Lemaistre de Sacy, les *Essais de morale* de Nicole (autant d'immenses succès), Guillaume Desprez est à sa mort, en 1709, l'un des plus actifs libraires-imprimeurs parisiens.

Le résumé de ces deux monographies rend assez compte de l'intérêt du travail de Henri-Jean Martin : en devenant le révélateur privilégié des tensions économiques, politiques et intellectuelles qu'il fait naître, le livre autorise un regard différent sur la société. Nous découvrons ainsi les austères et savants bénédictins de Saint-Maur (p. 79 à 88) transformés en entrepreneurs zélés d'énormes entreprises éditoriales, et inventant, en pleine crise de l'édition, un audacieux montage financier : le système de la souscription qui fera bientôt les beaux jours de l'*Encyclopédie* (cf. Robert Darnton) ; Montfaucon constitue en 1716 une société formée de sept des principaux libraires parisiens pour fabriquer et vendre — dans toute l'Europe — les énormes et magnifiques volumes illustrés de l'*Antiquité expliquée*, bientôt suivis par un *Supplément* (1721) puis par les *Monuments de la monarchie française* (1729)... Deux études consacrées aux relations tourmentées entre le livre et le pouvoir (p. 133 à 146) montrent clairement les velléités — plus que la réussite — d'un contrôle renforcé de l'édition (Richelieu en est le plus zélé des agents) allant même jusqu'au désir exprimé par Cramoisy dans un rapport secret soumis en 1645 au chancelier Séguier, de faire de l'imprimerie une industrie d'État.

Henri-Jean Martin ne s'intéresse pas seulement à « l'amont » du livre mais

aussi en aval aux lecteurs, consommateurs fidèles — ou infidèles — des produits que les imprimeurs ont conçu pour eux. C'est à Grenoble, au milieu du XVII^e siècle (p. 187 à 208), que nous découvrons, avec une extrême précision grâce aux livres de comptes du libraire Jean Nicolas, le milieu des utilisateurs du livre. Voici une capitale régionale assez représentative : un peu plus de 15 000 habitants, un parlement actif, une classe dirigeante nombreuse (clercs/magistrats/aristocrates) avec l'originalité d'un partage à peu près égal entre catholiques et protestants (le libraire lui-même fait partie de la RPR — religion prétendue réformée). Les livres vendus en disent beaucoup (et bien plus que les inventaires après décès qui témoignent souvent d'une culture héritée plus que réellement vivante) sur le succès réel de l'édition, l'évolution des modes intellectuelles, les écarts aussi entre les normes d'une culture « officielle » et les besoins ou les désirs des notables (peu d'artisans ou de marchands pénètrent dans la boutique de Jean Nicolas). Ce qui apparaît ici, c'est la culture « fonctionnelle » de l'élite d'une petite ville de province. Les querelles officielles et parisiennes y semblent bien atténuées et feutrées : Jean Nicolas vend aussi bien des titres catholiques que protestants avec toutefois un succès particulier pour les thèmes de controverse comme l'Eucharistie ou le statut de la Vierge. La déroute des anciens semble déjà consommée : peu d'ouvrages en latin — et *a fortiori* en grec — peu d'Aristote et de Pères de l'Église, peu de gros in-folio de théologie ou de droit (sauf pour les grands parlementaires — les présidents en particulier — dont la bibliothèque est une image de marque autant sociale que culturelle. Par contre, beaucoup de « modernes » à la pointe des idées nouvelles : Gassendi, Bacon, Descartes, Harvey, Pascal... Le théâtre et le roman — préciosité oblige —, l'histoire et la politique sont très demandés ainsi que la *Gazette* (Jean Nicolas se fait envoyer chaque semaine une cinquantaine d'exemplaires). L'actualité la plus brûlante est elle aussi présente : la Révolution anglaise, la Fronde provoquent de nombreux pamphlets et occasionnels dont les lecteurs grenoblois sont particulièrement friands.

Au total, nous percevons un public lettré, orienté vers les nouveautés les plus récentes et les plus « libertines » (version XVII^e siècle), à l'affût de l'actualité politique, littéraire et scientifique, adepte des échanges et des confrontations d'idées.

Peut-on pour autant définir et circonscrire une culture « savante » (et écrite) par opposition à une culture « populaire » (et orale) ? Henri-Jean Martin a consacré à ce grand et épineux débat, sans cesse réactivé depuis Robert Mandrou, un texte important (p. 149 à 186), écrit à propos de la parution en 1975 du *Catalogue descriptif de la bibliothèque bleue de Troyes* d'Alfred Morin. Nous reviendrons sur cette interrogation qui est l'objet principal du recueil d'articles de Roger Chartier, d'autant que nous passons insensiblement du domaine du « certain » à celui de l'« incertain » et que la plus extrême prudence ici est de rigueur : si l'on peut suggérer l'affirmation progressive d'une culture « savante » (parallèle au renforcement de la scolarisation, de l'étatisation, de la prise de conscience par le noyau des dominants de sa cohésion bientôt pensée comme « différence » repérable en terme culturel dont le livre est l'un des « marqueurs » privilégiés), il faut s'élever contre l'idée de cloisons trop étanches

entre livre « savant » et livre « populaire », même si la typographie et les circuits de distribution et de consommation de l'imprimé servirent à diffuser des formes de cultures apparemment différentes. Car il subsiste bien des zones d'ombre dans l'histoire de l'objet écrit, en partie parce que « les historiens du livre français ont trop consulté les documents d'archives sans assez s'attacher aux livres dans leur matérialité » (p. 253).

A titre de conclusion provisoire, Henri-Jean Martin invite à la multiplication des recherches interdisciplinaires (historiens, chartistes, littéraires) pour constituer un « état civil du livre » — l'expression est de Lucien Febvre — qui accorderait autant d'attention au contenu d'un texte qu'à sa mise en forme « selon les œuvres et selon les publics » (p. 251) : histoire des formats, de la page de titre, des dédicaces, de la typographie, de la mise en page (et de la libération progressive des textes de leur gangue de glose), de la mise en place de la ponctuation, de la numérotation et des paragraphes (« comment donc les lecteurs du *xvii^e* siècle pouvaient-ils lire les œuvres de Rabelais ou les *Essais* de Montaigne sans qu'aucun blanc leur permette de respirer au long de dix pages ou parfois même plus encore ? », p. 255), du rapport texte/image, de l'indexation, des notes, des variantes typographiques d'une édition à une autre, des contrefaçons, de l'identification de l'auteur (et de son statut dans la société), et des annotations manuscrites, en particulier sur les lourds in-folio de droit ou de théologie (des indices qui permettent dans une certaine mesure de deviner l'importance des textes réellement lus et ceux qui ont cessé de vivre)... Autant d'idées pour de futures banques de données consacrées à une bibliographie matérielle : « On rêve dans ces conditions à ce qu'une étude systématique des mises en texte pourrait apporter, non seulement à l'histoire littéraire proprement dite, mais à la connaissance des mentalités d'autrefois... Une telle histoire serait en fin de compte celle de ce que J. Goody appelle la raison graphique » (p. 253).

III. — L'IMPRIMÉ AU CŒUR DE LA CIVILISATION DES MŒURS

Sous le titre *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Roger Chartier nous propose huit essais écrits entre 1976 et 1986, déjà parus séparément dans différentes revues (*Annales*, *Diogenes*, *Dix-Huitième Siècle*) ou des ouvrages collectifs (en particulier trois chapitres des deux premiers tomes de l'importante *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, 1982 et 1984, dont Roger Chartier assura la direction avec Henri-Jean Martin). Les contributions ici rassemblées ont l'intérêt de rendre compte d'une trajectoire intellectuelle qui « a suivi les déplacements majeurs de l'histoire culturelle en France en ces derniers dix ans, une histoire culturelle portée un temps par l'ambition de mettre en chiffres et en séries les matériaux culturels et maintenant soucieuse, avant tout, de comprendre des usages et des pratiques » (p. 18-19). Pourtant, une forte unité traverse l'ensemble de ces essais, tous centrés sur l'histoire, la forme, la fonction de l'imprimé, source privilégiée d'une observation attentive des rapports complexes qui se jouent et se nouent entre des textes (ou des images) et des comportements. Au fil de la lecture, se découvre le projet d'une histoire originale

des pratiques culturelles, individuelles ou collectives qui témoigne de la volonté de dépasser « les représentations simplistes et figées de la domination sociale » (p. 17) pour « proposer une compréhension des objets et des sujets culturels qui ne la réduise pas à une simple diffusion, généralement pensée comme descendant du haut vers le bas du corps social » (p. 16).

Ces huit études permettent, en effet, de mesurer l'importance des enjeux de pouvoir et de savoir que l'imprimé cristallise : de l'éphémère feuille volante, libelle ou pamphlet, crié, affiché, difficilement déchiffré par des hommes et des femmes aux lisières de l'alphabétisation, aux traités de civilité (chap. II), de morale sociale ou religieuse que l'Église triomphante de la Réforme catholique a fait multiplier, en passant par les édits, textes officiels et normatifs (les interdits touchant la fête, par exemple chap. I), nous parcourons, à travers trois siècles, bien des formes d'élaboration, d'expression et de réception de l'objet écrit, depuis les salons feutrés de la bonne société des Lumières, jusqu'aux tavernes enfumées des villages qui accueillent le colporteur venu vendre pour quelques sols des livrets brochés de mauvais papier bleu imprimés à Troyes. A chaque fois, nous mesurons la violence des affrontements que l'imprimé fait naître ou dévoile, car au-delà de l'hétérogénéité apparente des enquêtes, l'objet principal de la réflexion de Roger Chartier est d'élucider, à la suite du travail pionnier de Norbert Elias (cf. *La Civilisation des mœurs*, *La Société de cour*) l'immense processus de discipline des comportements et des pensées imposés conjointement par l'Église (le concile de Trente en est le moteur) et l'État (la cour en est l'initiatrice) qui conduit à une radicale transformation des manières de vivre et de mourir (le chapitre IV est consacré à l'évolution des *artes moriendi*), des manières d'être et de penser seul ou en société. Bien sûr, cette transformation, pluriséculaire, n'est pas linéaire, et ne va pas sans singuliers retournements (ainsi la civilité, apprise au peuple, se trouve dans le même temps dévalorisée aux yeux des élites — chap. II) ni résistances multiples aux normes imposées. L'imprimé dans sa matérialité, dans le message qu'il diffuse ou divulgue, joue dans tous les cas un rôle d'essentiel révélateur, soit qu'il propose — ou impose — les modèles, soit qu'il énonce les refus, soit qu'il dévoile les sujets et les objets de tension.

Dans un texte à multiples « entrées », nourri d'abondantes lectures, et qui fait proliférer les études de cas, nous voudrions privilégier l'apport qui nous a paru le plus neuf : une révision stimulante de la notion de « culture populaire ».

Les chapitres III, V, VI permettent, en effet, de mesurer, dans la longue durée (du XVI^e siècle à la Révolution), la place — quantitative, qualitative — de l'imprimé, et son rôle dans la diffusion des modèles culturels auprès des lecteurs « populaires ». Sans doute, la première frontière repérable est celle de l'alphabétisation, dont nous savons, depuis l'exploitation de l'enquête Maggiolo, dessiner les contours géographiques (nord/sud, villes/campagnes) et la progression sociale différenciée (des élites aux boutiquiers et artisans des cités encloses puis aux « coqs de village » et « travailleurs de terre » du plat pays). Si les inventaires après décès nous apprennent beaucoup sur la place et la diffusion du livre (nombre/contenu/évolution) suivant les milieux sociaux, les notions commencent à se brouiller quand on aperçoit l'importance des lectures communes à la clientèle des notables et du peuple des villes : ainsi, l'immense succès du livre d'heures

(relié pour les uns, brochés pour les autres), le marché fondamental de l'édition du XVI^e siècle, n'est pas réductible à un groupe social précis. Sully rapporte au début de ses Mémoires comment, la nuit de la Saint-Barthélemy, il fut épargné parce que le corps de garde le vit « de grosses heures » à la main, « ce qui servit de passeport aux autres »... A la ville, le premier « bastion » de l'écrit, l'usage de l'imprimé est autant collectif qu'individuel (les « lisants » à haute voix peuvent initier les analphabètes à l'étrangeté de l'univers typographique, des chanteurs de rue véhiculer, un tableau imagé à l'appui, le contenu rimé de pamphlets politiques, des confréries dévotes ou festives diffuser régulièrement des images et des textes pieux ou carnavalesques...) et il ne passe pas nécessairement par la médiation du livre : l'image volante, le placard, le canard souvent accompagnés d'une grossière gravure sur bois sont largement répandus auprès d'un public avide de nouvelles vraies ou fausses, friand de merveilleux et de spectaculaire, ces « fadaïses » débitées à grand cri sur le Pont-Neuf à Paris par des « porte-paniers », à l'usage du « sot peuple » dont parle Pierre de l'Estoile dans son « registre-journal » et qui les affectionne au point de se constituer une collection de « quatre gros volumes » de libelles et placards dont seul un recueil de quarante-six feuillets datant de la Ligue a été conservé. A la campagne, si — alphabétisation oblige — le contraste avec la cité s'atténue du XVI^e au XVIII^e siècle, Roger Chartier ne croit pas que la veillée paysanne, espace privilégié de la diffusion d'une culture de l'oralité, ait été le lieu privilégié de la lecture à haute voix. Des indices concordants (en particulier l'analyse des quarante-trois réponses — il faut bien entendu les manier avec précaution — reçues à partir de 1790 par l'abbé Grégoire à la suite de son questionnaire sur « le patois et les mœurs des gens de la campagne » — chap. vi) permettent d'attester dans quelques maigres bibliothèques de gros laboureurs puis de paysans de moindre envergure, la présence d'un livre religieux, d'un almanach et de quelques pièces de la littérature de colportage.

Les chapitres VII et VIII sont justement consacrés à ces désormais fameux et bien connus « livres bleus », une formule éditoriale mise au point au début du XVII^e siècle par « Nicolas Oudot, demeurant en la rue Nostre Dame au chapon d'or couronné », un libraire troyen († 1638) particulièrement avisé qui diffuse, en partie pour lutter contre le monopole parisien, des livrets peu coûteux, généralement courts et brochés, sur un papier médiocre (et bleuté) fabriqué par les papetiers champenois. Le succès — dont l'apogée se situe entre Louis XIV et la Révolution — est immense, et se mesure en millions d'exemplaires (on trouvera quatre à six cent mille livrets bleus chez le seul imprimeur troyen Garnier à la veille de la Révolution). Permise par le catalogue descriptif de mille trois cent quatre-vingt-neuf éditions de la « Bibliothèque bleue » de Troyes d'Alfred Morin (Genève, 1975), l'étude attentive de la production troyenne réserve quelques surprises : le public est d'abord citadin et pas seulement « populaire », et même s'il se ruralise au XVIII^e siècle grâce à l'activité multiforme des colporteurs, « marchands forains », et autres « merciers » qui mériteraient une étude spécifique, les textes édités (tous les genres, de l'abécédaire à Corneille, sont représentés) appartiennent souvent à l'univers de la littérature « savante » à l'usage de l'élite : livres à succès de la Réforme catholique, « best seller »

de la littérature de fiction, pièces de théâtre, contes de fée de Madame d'Aulnoy ou de Charles Perrault...

Pourtant, un examen minutieux de l'original et de la copie révèle bien des différences (dans *Les Usages de l'imprimé*, Catherine Velay Vallantin consacre une étude au « traitement » très particulier opéré sur Charles Perrault par les différentes — et très nombreuses — éditions de la « Bibliothèque bleue ») : réductions, simplifications, redécoupages en chapitres brefs, multiplication des paragraphes et des illustrations pour faciliter l'approche du texte attestent que la « cible » choisie n'est plus le public lettré de la ville mais des hommes et des femmes qui, n'ayant pas encore bien maîtrisé la technique de la lecture rapide et silencieuse, préfèrent oraliser le texte écrit (Roger Chartier rappelle, dans *Les Usages de l'imprimé*, le vingtième chapitre de la première partie du Quichotte qui oppose la lecture « savante » du fier hidalgo à celle plus « rustique » de Sancho Pança, truffée d'hésitations, répétitions, digressions, commentaires...). Surtout, une rigoureuse censure religieuse et morale est partout repérable dans les livres bleus, faisant des Oudot puis des Garnier les fidèles auxiliaires des hommes de l'Église et de l'État dans leur politique de discipline des pensées, des langages et des comportements.

Sur ce thème essentiel, le long chapitre VIII (p. 271 à 350) constitue un test d'expérimentation particulièrement efficace : Roger Chartier pratique une archéologie et une dissection minutieuses du contenu et de la forme matérielle de six textes appartenant au genre très prisé de la littérature de gueuserie (en particulier la traduction du « Buscon » de Quevedo) pour débusquer dans le patient travail de réécriture ou de mutilation opéré par les prudents éditeurs troyens tout ce qui doit prévenir une censure religieuse ou un interdit étatique, et permettre en même temps le succès « populaire » d'une histoire conçue à l'origine pour un autre public ou un autre temps.

Traversant les frontières temporelles, sociales et culturelles, les imprimés de la « Bibliothèque bleue » rendent bien compte de la difficulté d'approche de la notion d'« acculturation », en même temps qu'ils témoignent du rôle stratégique joué par l'imprimé — fût-il un mince livret de mauvais papier — dans le processus, multiséculaire, de « civilisation des mœurs ».

IV. — L'IMPRIMÉ AU TRAVAIL

Dans *Les Usages de l'imprimé*, Roger Chartier et Christian Jouhaud présentent le résultat de deux séminaires de l'École des Hautes Études, neuf études de cas suffisamment fines pour suggérer, jusque dans l'intimité et le secret de la vie privée, la complexité des effets de pouvoir et de savoir que chaque objet écrit ou imagé (une grande attention est ici portée aux imprimés illustrés) met en jeu ou manipule : retenons d'emblée la subtile dialectique, finement analysée par Paul Saenger (chap. IV) qu'entretient la prière orale puis mentale avec le livre d'heures dont l'appropriation privée, démultipliée par l'imprimerie, a bouleversé le contenu et les formes de dévotion (la Réforme n'est pas étrangère à cette essentielle révolution du lire qui précède celle du livre). Regroupés en

trois thèmes, l'imaginaire, le religieux, le politique, et débordant largement le domaine français (Élisabeth Ducreux replace le rôle du livre dans l'affirmation de l'hérésie au sein des milieux populaires de la Bohême du XVIII^e siècle — chap. VI), ces savantes monographies démontent et démontrent le rôle de l'imprimé dans les pratiques sociales et culturelles, son « travail de persuasion » en même temps que « le procès de construction de sens par lequel les lecteurs s'approprient diversement l'objet de leur lecture » (Roger Chartier).

Car l'imprimé n'est pas qu'un simple objet typographique : abordant le domaine du livret hagiographique (chap. I), Alain Boureau insiste sur les pouvoirs magiques et thaumaturgiques du livre guérisseur, texte-talisman qui permet, placé sur le corps souffrant, « une propagation du sacré du contenu au contenant » (il s'agit ici d'un texte du XIII^e siècle, consacré à la vie et aux miracles de saint François). Le livret hagiographique, souvent vendu le jour de la fête du saint, conservé pieusement comme objet de dévotion (magique ? chrétienne ?) peut aussi devenir le véhicule d'une rivalité de pouvoirs et de croyances dont l'enjeu est la manipulation et le contrôle d'un culte local en même temps que la canalisation-récupération par l'Église d'une part des croyances populaires (les ordres mendiants jouent un rôle essentiel dans ce travail souterrain et efficace d'appropriation synchrétique). On lira sur ce thème l'étonnant développement (p. 56 à 77) consacré à la guerre des reliques qui opposa au XVII^e siècle, par livrets interposés, le clergé séculier, les cordeliers et les bénédictins pour le monopole — particulièrement rentable — de la dévotion à sainte Reine d'Alise, la « sainte aux trois radius » dépendant de l'évêché d'Autun.

En analysant cent soixante-quatorze chartes de mariages conservées par les archives des Hospices civils de Lyon, et datant en majorité du XVII^e siècle, Roger Chartier (chap. V) aborde lui aussi un objet typographique dont le mode d'appropriation n'est pas seulement une lecture : véritable « support pour la piété au quotidien », cette formule rituelle imprimée, illustrée d'une imagerie religieuse, complétée par le prêtre, « devait être investie d'une charge affective immense, perpétuant dans le for privé, la mémoire du rituel qui avait sanctionné l'union, portant dans l'espace domestique quelques représentations majeures de cette iconographie chrétienne familière parce que rencontrée sur les vitraux et les retables, les sculptures et les tableaux nombreux dans les églises de la ville » (p. 230). Ainsi, cette humble « image à lire », souvent regardée et manipulée, a pu favoriser une première entrée dans la culture écrite, tout en faisant passer un message chrétien « minima » : les enseignements religieux et moraux tenus pour essentiels et réactivés avec vigueur par le concile de Trente (le thème fréquent d'Ève, tentée et châtiée après sa chute, opposée à la Vierge dont le mariage conforme aux dispositifs du rituel diocésain a une forte valeur d'exemple, suggère la volonté « pédagogique » de l'Église de faire pénétrer son message essentiel jusque dans les plus modestes familles analphabètes).

Imprimer, c'est donc, aussi, et peut-être surtout « faire croire ». L'objet typographique peut devenir, nous le savons, un instrument privilégié de propagande politique, une arme de papier aux effets redoutables. Quatre études sont justement centrées sur le démontage des techniques de persuasion que l'imprimé met en jeu ou récupère : Alain Boureau (chap. VIII) montre la politisation progressive des répertoires de devises et d'emblèmes, devenus depuis

qu'Alciat en a systématisé l'interprétation (1531) « une technique intellectuelle d'évocation métaphorique du monde ». Passant du domaine religieux au domaine civil, le livre d'emblèmes se transforme en une « science de cour » (l'expression est du père Bonhours dans *Les Entretien d'Ariste et d'Eugène*, 1671), dont les règles infiniment complexes assurent une pratique inédite et élitiste à l'usage de la seule aristocratie : « elle ne doit pas estre entendue du peuple, et il n'y a que les personnes intelligentes qui en doivent pénétrer les secrets » (père Bonhours, *op. cit.*, p. 368). Jean Héroard, le médecin du jeune (futur) Louis XIII, note dans son méticuleux journal — il l'appelle « l'histoire pisseuse » du Roi — à la date du 16 février 1605 (le dauphin n'a pas encore quatre ans) : « il s'amuse dans son lit aux emblèmes d'Alciat, il en reconnaissait beaucoup... » Sully nous rapporte dans ses Mémoires qu'il offrait chaque année le 1^{er} janvier au roi et à la reine une bourse de jetons ou médailles d'or dont l'emblème et la devise se rapportaient à la politique générale de Henri IV en la glorifiant ; ainsi en 1610 « un globe terrestre se soutenant en l'air par sa propre gravité, sans s'ébranler au milieu des vents et des vagues, comme faisait sa Majesté entre tant de traverses et d'affaires diverses par sa seule vertu, y ayant ces mots écrits sur le corps de la devise, *SUO SE PONDERE FULCIT* ». Le père Ménestrier, « grand maître jésuite de la symbolique louis-quatorzienne » (p. 344), se fera l'exégète savant de cette « pensée par images » confisquée par l'absolutisme royal (cf. *L'Histoire du Roy Louis Le Grand par les médailles, emblèmes, devises, jettons, inscriptions, armoiries, et autres monumens publics*, Paris, 1689).

A l'opposé de cette culture pétrifiée, refermée sur elle-même et réservée à un petit nombre d'élus, Roger Chartier s'attache (chap. II) au contenu et à l'histoire d'un bref occasionnel de quinze pages, proche des futures publications de la « Bibliothèque bleue », tiré à quelques milliers d'exemplaires (une édition tire environ deux mille exemplaires, d'où l'intérêt de connaître — quand c'est possible ! — le nombre de rééditions pour évaluer le succès ou l'échec d'une publication), paru en 1589 à Douai, un haut lieu du catholicisme de choc de la Contre-Réforme, version espagnole et jésuitique (Douai, qui par son université accueille et forme beaucoup de réfugiés d'outre-Manche constitue par ailleurs une « tête de pont » pour la reconquête spirituelle de l'Angleterre protestante). L'imprimé, illustré de trois gravures, rapporte le singulier destin d'une pauvre fille, injustement accusée d'infanticide, « Anne Belthumier, servante en l'hostellerie du pot d'étain en la ville de Montfort entre Nantes et Rennes, laquelle a esté pendue trois jours et trois nuits sans mourir ». Tout finira bien ; les accusateurs seront punis, les mauvais juges fustigés et notre jeune et innocente héroïne toute dévouée désormais au culte de la Vierge (qu'elle a invoquée avant son exécution) se transforme en « miracle ambulante » pour convaincre les incrédules. La mise en imprimé de ce court récit, véritable exemplum portatif, véhicule une multitude d'effets : si l'intrigue, lâche, permet l'intervention du lecteur et le travail de l'imaginaire (le texte est autant destiné à être lu qu'entendu), rien n'est laissé au hasard pour faire croire au miracle ; des témoins de haut niveau social confirment la survie de la servante pendue, le culte de la Vierge est sans cesse mis en valeur ainsi que l'Eucharistie, noyau dur de la doctrine catholique contre l'hérésie protestante. Surtout, Anne se recommande à Notre-Dame de Liesse, épice de processions blanches, pénitentielles et

eschatologiques de 1583 (cf. Denis Crouzet), haut lieu spirituel et politique de la ligue militante et guisarde. Assurément, la convergence des indices fait de cet occasionnel une pièce maîtresse dans le dispositif de propagande de la Sainte-Union, précisément en cette année 1589 qui voit Paris et une partie des provinces basculer du côté du duc de Mayenne, le frère du « balafre » assassiné.

Christian Jouhaud s'attache plus précisément aux techniques et aux effets de la propagande monarchique à partir de deux corpus d'« armes d'État » (p. 336) : trois placards politiques dont deux sont extraits du volume de Pierre de l'Estoile qui accompagne son précieux « registre-journal » (chap. VII) ; quelques-uns des livrets parus à partir de 1629 (ils se comptent par centaines) pour célébrer la victoire sur La Rochelle qui marque la fin véritable des « guerres de religion » et la solennelle et brillante entrée du Roi à Paris le 23 décembre 1628 (chap. IX). Tous ces imprimés ont pour élément commun de glorifier la monarchie bourbonnienne en utilisant comme moyen de persuasion un code subtil de déchiffrement faisant appel à une multiplicité de savoirs (histoire, mythologie, iconographie...) et associant intimement textes et images dont la culture de l'emblème a fortifié la complémentarité. Ce qui apparaît clairement ici, c'est la superposition des lectures possibles d'un même document (« populaire » et immédiate, « savante » et érudite) destinées à renforcer la crédibilité monarchique en des périodes de crise majeure ou d'extrême tension : ainsi les deux premiers placards présentés (p. 318 à 327) proposent des images de Henri IV suffisamment fortes pour disqualifier les prétentions de la Ligue (d'abord, la branche bourbonnienne d'un arbre végétal, généalogique, emblématique et mystique dont le tronc et les racines se confondent avec le corps de saint Louis ; ensuite, Persée venant délivrer Andromède des griffes d'un bouc amphibie — chacun aura ici reconnu respectivement Henri IV, la France et l'association monstrueuse et diabolique de la Ligue et de l'Espagne). De même, le dernier placard propose une version carnavalesque en six images accompagnées d'un texte explicatif pour justifier l'assassinat de Concini le 24 avril 1617 sur l'ordre du Roi et la « cannibalisation » rituelle de son cadavre déterré par le peuple parisien le lendemain.

Les publications multiples qui fleurissent à partir de 1628 pour célébrer et amplifier la victoire de La Rochelle se situent dans un tout autre contexte politique : il s'agit de célébrer un pouvoir désormais bien établi dans une ambiance d'intense ferveur monarchique et religieuse. Christian Jouhaud s'attache surtout à un gros in-quarto de 182 pages, *Éloges et discours sur la triomphante réception du Roy en sa ville de Paris*, le livre de l'entrée du 23 décembre. Il s'agit de la version imprimée d'un rituel complexe dont le livre fournit la clé en expliquant en particulier les messages codés inscrits sur les douze arcs de triomphe qui ponctuèrent l'avancée du cortège royal. « Le livre d'entrée est bien autre chose qu'un récit complet, il est la version officielle d'une fête du pouvoir... Je me risquerais à dire que l'Entrée se présente aux spectateurs comme une mise en action du livre, d'un livre qui n'est jamais paru » (p. 392). Quel spectateur en effet — fût-il des plus savants — serait capable de comprendre la multiplicité des significations données à voir ? « Pour le seul arc de la Clémence, les sentiers du déchiffrement conduisent au cœur d'une véritable forêt culturelle où ne dialoguent pas moins de trente-cinq auteurs anciens » (p. 411). L'imprimé,

« dernier monument de l'entrée » est bien le fil d'Ariane indispensable pour « lire » le spectaculaire cérémonial du roi triomphant.

**

Ces quatre ouvrages qui multiplient à dessein les angles d'attaque en même temps que les sujets d'expérimentation permettent de prendre la mesure du territoire nouvellement investi par une recherche en plein devenir, dont nous n'avons ici qu'entre vu un échantillon (rappelons les travaux de Daniel Roche, Robert Darnton, Carlo Ginzburg et de beaucoup d'autres). Sans doute est-il trop tôt pour envisager une synthèse ; sera-t-elle du reste possible au regard de la diversité des objets d'enquête et des techniques d'approche ? Il convient aussi, comme nous y invite Roger Chartier, de multiplier les précautions méthodologiques et interprétatives quand il s'agit de percer le secret de chaque objet typographique, en particulier d'un occasionnel : « Tenter d'établir les significations et les usages de textes tels que ceux ici analysés — il s'agit de *la pendue miraculeusement sauvée* — est presque un impossible défi... Percer leur énigme, avec en main seulement l'objet et le texte est, en fait, construire un jeu d'hypothèses fragiles, risquées, peut-être bientôt démenties par une recherche plus rigoureuse ou plus chanceuse. Et pourtant, il est sûr que ce sont de semblables imprimés qui ont attiré les lecteurs les plus nombreux et véhiculé au-delà du monde étroit des élites lettrées des histoires, des images, des croyances » (*Les Usages de l'imprimé*, p. 123).

Tous ces travaux invitent à poursuivre et à approfondir l'enquête, car ce qui est ici en jeu dépasse l'imprimé dans sa matérialité et son histoire pour atteindre, à travers ce qu'il perturbe dans les rapports de l'oral et de l'écrit, de la lecture à haute voix et de la lecture silencieuse, des conduites collectives et individuelles, de la culture « savante » et de la culture « populaire », la manière de croire, de gouverner et de penser. « J'ai compris, écrit Henri-Jean Martin, en feuilletant une *Somme* de saint Thomas du XIV^e siècle, dont j'avais appris autrefois à déchiffrer l'écriture compacte et hérissée d'abréviations sur les fac-similés, combien des repères de couleurs pouvaient aider à comprendre l'architecture du raisonnement scolastique » (*Le Livre français sous l'Ancien Régime*, p. 251, 252).

Assurément, à l'heure où les écrans verts de la « galaxie I.B.M. » pourraient remplacer les massifs de papier de la « galaxie Gutenberg », il convient de jeter un regard neuf sur cet objet symbolique s'il en fut, et dont la construction même reflète et conditionne à la fois nos propres raisonnements... Et pour se demander aussi ce que nous risquons de perdre avec lui » (*ibid.*, p. 250, 251).

Joël CORNETTE,
Université de Paris I,
(septembre 1987).